

LETTRE AU COMTE DE MIRABEAU,

Sur son rapport à l'Assemblée Nationale, au nom du Comité Diplomatique, dans la séance du 25 août 1790, sur l'affaire d'Espagne.

Imprimé par ordre de l'Assemblée Nationale.

Obrepsisti ad honores, errore hominum & fumosarum imaginum, quarum simile nihil habes, præter colorem. Cic. in Pison.

SEPTEMBRE, 1790.

Je vous écris encore, M. le Comte, comme à un *gentilhomme*, parce que votre naissance, en dépit de vos décrets, n'est pas un bien qui soit à votre *disposition*.

Vous pouvez vous *avilir* vous-même, par vos sentimens, par vos opinions, par vos actions; mais vous ne pouvez pas vous *dégrader* vous-même, tant que l'état, dans lequel vous existez, sera *monarchique*. Vous pouvez détrôner votre roi, ou en faire un despote; dans l'un & dans l'autre cas, vous abolirez la noblesse; mais tant que vous

conserverez un *monarque*, elle subsistera malgré vous, parce que dans une monarchie, les rangs appartiennent à l'*état*, non aux *individus ;* & dans un pareil état un gentilhomme ne peut être dégradé que par un *jugement légal.*

Dans une monarchie, la noblesse forme l'*état civil* d'un gentilhomme, & il ne dépend pas plus de lui de se faire *roturier,* qu'il ne dépend de tout citoyen de se faire *bâtard.* Dès que vous confondriez l'*état civil* des hommes avec leur *état naturel*, vous ne feriez plus que des *maîtres* & des *esclaves.*

Pour entraîner le peuple dans vos erreurs, ou plutôt dans les piéges que vous luitendez, vous lui insinuez, que c'est l'avilir, que d'élever un rang au-dessus de lui.

C'est précisément le contraire.

Un peuple qui exhausse une condition au-dessus de la condition populaire, loin de s'abaisser, s'élève lui-même, parce qu'il annonce, que la nature a mis dans lui l'aiguillon de la gloire ; & qu'il propose aux grandes vertus, aux grands talens, aux grandes actions, une récompense digne d'elle. C'est l'émulation, c'est, faut-il le dire ? l'amour propre, qui est le grand ressort des actions des hommes ; sans lui, ils n'auroient que des vertus d'esclaves ; telle est son essence, que pourvu qu'il soit, il veut bien être son propre ennemi.

Qui mieux que vous, M. le Comte, doit sentir cette vérité ? Feriez-vous ce que vous faites, si vous ne vous regardiez pas dans les

idées d'autrui ? si vous ne désiriez pas d'occuper la pensée de tout le monde ? Votre ambition est de faire servir à votre gloire, jusqu'à la ruine de votre nom ; ce rafinement d'amour propre vous étoit réservé dans notre siècle.

Il existoit un homme de votre trempe dans celui de l'orateur romain, le lâche *Pison*, qui cherchoit à capter les regards & les applaudissemens du peuple, par un apparent mépris des avantages de la naissance & des honneurs du triomphe.

— « Que *Pompée* est à plaindre, lui dit
» *Ciceron*, de n'avoir pas suivi tes sublimes
» leçons ! Il a eu la démence de triompher
» trois fois. Pauvre *Crassus !* que vous de-
» vez être humilié, d'avoir accepté la cou-
» ronne de laurier, pour avoir terminé
» glorieusement une guerre désastreuse !
» Et vous, *Servilius*, *Métellus*, *Curion*,
» & vous aussi, *Scipion*, pourquoi n'avez-
» vous pas été consulter l'oracle de *Pison*,
» avant d'avoir été la gloire de votre patrie ?
» A quoi pensiez-vous, *Camille* & *Fabius*,
» lorsque vous acceptâtes un honneur in-
» sensé ? Et vous, *Paul-Emile*, & vous
» aussi, *Marius*, que vous êtes dignes de
» pitié, de n'avoir pas abdiqué le consulat,
» & vous être faits tribuns du peuple !

» Mais est-ce bien à toi, ame de boue,
» que l'on décerneroit le triomphe ? Est-ce
» à des gens comme toi de le mépriser (1).

---

(1) *O scelus ! ô pestis ! ô labes ! cùm extinguebas senatum ; vendebas auctoritatem hujus ordinis, addi-*

Qui peut, en effet, contenir son indignation, lorsqu'on voit l'élite des citoyens d'un grand état devenir la victime des lâches & des assassins ? Lorsqu'on voit la prudence & l'expérience être le jouet de la folie & de l'extravagance ! l'yvresse faire la loi à la tempérance ! le délire triompher de la sagesse & de la vigilance ! Sachez qu'on ne peut tenir éveillé l'amour de la patrie lui-même, que par celui de la gloire ; que c'est lui qui est le ressort qui meut l'ame humaine, d'autant plus sublime, qu'il se plait à trouver des obstacles & des combats, & à s'illustrer par des triomphes sur les passions les plus impérieuses ; il nous fait mépriser les charmes de la volupté, il sépare, en quelque sorte, l'homme de lui-même, & fait qu'il s'oublie à la vue d'une belle mort ; la vertu elle-même s'ennoblit par l'amour de la gloire.

Mais la gloire s'avilit, lorsqu'elle est trop commune ; il faut que ses récompenses soient rares, pour que son effet soit utile ; il faut que tous les désirent, & que peu les obtiennent. Malheur à un peuple qui, sous prétexte du génie qu'exigent les arts, place ceux qui les professent à côté du grand capitaine ou du grand magistrat. Plus le sentiment de la gloire est élevé, plus il est délicat, plus il est jaloux de ses droits ; si la menace le choque, d'humilians parallèles l'éteignent ; il ne connoît d'autre peine que

---

cebas tribuno plebis consulatum tuum, rempublicam evertebas ; si triumphum non cupiebas, cujus tandem rei te cupiditate ausisse aefendes ? Cic. in Pison.

la honte ; éteignez-la chez un peuple, vous lui dérobez le feu sacré de la gloire.

C'est donc l'admiration publique qui est la récompense naturelle de l'amour de la gloire; c'est ne pas connoître les hommes, que de vouloir les exciter aux grandes choses autrement que par une branche de laurier, par une statue, ou par les images de leurs ancêtres ; c'est un don du ciel, qui ne sauroit tomber dans le commerce.

Mais, direz-vous, est-ce donc un bien que d'exciter les hommes au désir de la gloire? Ne suffit-il pas de les élever à l'honneur? Les vertus civiles ne sont-elles pas préférables aux vertus guerrières ?

Plein d'un systême d'*humanité*, que vous n'asseyez pourtant que sus le *sang humain*, bouffi d'un plan de *philantropie*, que vous ne tracez que par *le fer & le feu*, vous voulez faire croire au genre humain, que l'impulsion qui l'a porté jusqu'à présent à la guerre, n'a été qu'une erreur politique ; vous voyez déjà les nations, éclairées par vos sublimes leçons, laisser à la terre ce métal déstructeur, qu'elles en ont tiré pour s'entredétruire ; & fier de leur donner le signal de cette *bienveillance universelle que prépare la reconnoissance des droits de l'homme*, vous leur faites entendre, que bientôt elles n'auront plus besoin ni de *politique*, ni d'*alliances*, parce que, dites-vous, le moment n'est pas loin, où elles n'auront plus ni *despotes*, ni *esclaves*, ni *ennemis ;* où *la liberté*, *régnant sans rivale*, *sur les deux mondes*, *réalisera le vœu de la*

philosophie, *absoudra l'espèce humaine du crime de la guerre, & proclamera la paix universelle* (1).

Cette doctrine est digne d'un *gentilhomme*, qui s'est fait *épicier*, pour pouvoir être *législateur*; elle est digne du fils de l'*ami des hommes*, qui pour former entre eux des liens de *fraternité*, & les rendre indissolubles, leur dit pourtant, qu'il faut les tremper dans le sang; qui pour fonder sa nouvelle religion a besoin de faire des martires dans l'ancienne; qui pour inviter les hommes à ne plus se faire la guerre, les fait assassiner.

Quel abus de la philosophie! c'est celle des *chasseurs*, qui tendent des filets à la sottise & à l'inexpérience; c'est celle des *charlatans*, qui distribuent la mort dans des cornets dorés; c'est celle des *sophistes*, qui font de la sagesse une marchandise, & la vendent dans les carrefours & les places publiques, au poids de l'or, ou pour des applaudissemens.

Non, la nature n'a pas fait les hommes pour la paix des philosophes; quand leurs passions toujours agissantes, leurs querelles domestiques, leurs rivalités nationales, leurs inextinguibles antipathies, l'instinct qui leur fait admirer les actions héroïques, l'histoire de tous les tems, l'exemple de la plus belle confédération qui exista jamais, (celle de la *Grèce*) ne seroient pas la preuve irrésistible de cette grande vérité.

---

(1) Voyez page 3 du *rapport*.

le plus élevé des sentimens, l'amour de la gloire, sans lequel l'amour de la patrie seroit lui-même sans nerf & sans vigueur, viendroit la confirmer. La nature, en le déposant dans le sein l'homme, a eu son but, & l'objet de cette grande passion, c'est d'avoir des obstacles à vaincre, des triomphes à remporter. La guerre est dans les desseins de la nature ; les élémens se la font entr'eux ; elle existe dans les entrailles de la terre, comme sur sa surface ; dans son atmosphère, comme dans les abîmes de la mer ; parmi les insectes & les reptiles, comme parmi les animaux. La formation des sociétés elle-même a été une de ses semences, parce qu'elle a donné des *étrangers* à tous les peuples de la terre, parce qu'elle a fait des *rivaux* de tous les *voisins*. L'organisation des différentes sociétés en a été un nouvel aliment ; les unes ont voulu des rois ; les autres ont tout réservé au peuple ; d'autres enfin ont voulu un mélange d'autorité ; de là trois sources de préjugés, tous défavorables aux *étrangers ;* le gouvernement purement monarchique les traite avec dédain, le mixte avec défiance & fierté, le populaire avec insolence.

Et vous voudriez nous faire croire, que *l'influence, tôt ou tard, irrésistible d'une nation, forte de vingt-quatre millions d'hommes, & ramenant l'art social aux notions simples de liberté & d'équité, qui trouveront dans toutes les contrées du monde des missionnaires & des prosélytes; que l'influence d'une telle nation conquerra l'Europe*

entière à la paix universelle de l'abbé de Saint-Pierre & de Jean-Jacques ? (1)

Hé ! vous ne le pensez pas vous - même ; vous êtes trop éclairé, pour être de bonne foi, & vous en êtes d'autant plus coupable.

La seule règle que la philosophie puisse fournir dans cette matière à la politique, c'est d'imiter les *Romains* dans les beaux tems de leur république ; c'est de faire précéder toutes les guerres de ces formalités qui annoncent dans un peuple de l'amour pour la justice ; c'est de respecter religieusement les droits de l'humanité dans les ennemis vaincus, & de montrer de l'estime à ceux qui savent s'en rendre dignes.

Laissez-là, croyez-moi, M. le Comte, votre plan de *propagande ;* la société de *Philadelphie* ne fera pas fortune en *Europe*, & il est démontré, même en *Angleterre*, que vous reconnoissez pour votre *aînée* en principes de morale & de politique, que les *Quackers* ne pourront jamais se réunir en cors de peuple. Pour être persuadé que votre nation ne prendra jamais la douceur de la colombe, il ne faut que se rappeller les actes de férocité dont elle vient de donner l'effroyable exemple. Heureusement une pareille maladie n'est pas épidémique, & si le reste de l'Europe est *belliqueux ,* il est aussi *magnanime* & *généreux*, malgré les *préjugés qui le garottent encore ,* & malgré les *tyrans* qu'il adore. Savez-vous ce qu'il faudroit pour faire regner la philosophie sur le peuple que

---

(*) Voyez page 4 du *rapport*.

vous prétendez régénérer ? Lui donner des mœurs ; le convaincre que ce n'est que par l'exercice des vertus domestiques, qu'il peut se préparer à la pratique des vertus publiques ; que qui ne sait être ni mari, ni père, ni voisin, ni ami, ne sauroit être citoyen ; que l'homme vertueux va, comme par instinct, au devant de ses devoirs, & qu'il faut qu'il les sache estimer, pour donner à ses magistrats le courage & la constance qui leur sont nécessaires.

A quoi serviroit, en effet, de donner la constitution la plus sage à des hommes corrompus, dont on ne corrigeroit pas d'abord les vices ? A quoi serviroient des loix méprisées par les mœurs publiques ? Suffit-il donc de faire des loix, pour que les hommes y obéissent ? N'éprouvez-vous pas le contraire chaque jour ? Ne sait-on pas que de créer de nouveaux magistrats chez un peuple corrompu, ce n'est qu'y introduire de nouveaux abus ? Qu'un législateur qui ne va pas à la racine des maux, en laisse subsister la cause ? Que lorsqu'il ne corrige pas les *hommes*, il ne corrige pas l'*état*, & que ses efforts eux-mêmes finissent par le rendre incorrigible ?

Avez-vous commencé, essayé seulement, cette grande tâche ? Qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour les mœurs ? Vous avez assigné des droits à l'homme, avant de lui avoir parlé de ses *devoirs*; & c'est précisément l'inverse qu'il falloit prendre. Vous n'avez donc eu pour objet qu'une révolution dans l'*état*, & non dans les *mœurs* ; c'est-à-

dire, qu'à l'exemple des empiriques, vous n'avez voulu faire usage que d'un palliatif; sous prétexte de nous guérir d'une maladie de langueur, vous avez aigri, irrité toutes nos humeurs; & pour nous délivrer de quelques maux que la patience eût adoucis, vous nous avez fait des plaies mortelles.

Cependant l'édifice politique s'écroule de toute part; ici ce sont des provinces entières qui, honteuses d'être mutilées, réclament contre une dissection qui les rend méconnoissables à leurs propres yeux; là ce sont des villes qui, étonnées d'avoir un *drapeau rouge* à déployer, ne savent à qui la force publique appartient, si c'est à ceux qui la commandent, ou à ceux qui l'exercent. La capitale, qui n'avoit point jusqu'à présent d'autre ressort que l'argent, pour produire le mouvement, est tombée dans une inaction léthargique; elle est déchirée par des passions qu'elle ne peut plus satisfaire; elle a conservé les vices de la richesse au sein de la misère; les denrées & les marchandises ont conservé leur ancien prix, & les salaires ont diminué; l'argent s'est resserré en proportion que l'inquiétude sur la fortune publique a augmentée; la création d'un *papier-monnoie* en a fait un monopole; l'usure, dirigée par le charlatan qui vient enfin de se démasquer lui-même, l'a converti en une marchandise, & il s'accumule chaque jour dans un plus petit nombre de mains; le peuple sent d'autant plus vivement sa misère, qu'il s'étoit accoutumé à plus d'abondance, & ses murmures sont prêts à éclater en une

aveugle fureur ; ailleurs, un camp nombreux, formé par une sorte d'inspiration, appelle à lui la religion & la royauté fugitives ; dans un autre endroit, l'on diroit, à voir les soldats s'entretuer, au moment même qu'on les régénère, qu'ils renaissent des dents du dragon, qu'un nouveau *Cadmus* doit abbattre. Par-tout on voit les tribunaux renversés, & une justice arbitraire entre les mains d'un peuple féroce.

Cependant le royaume est entouré de flottes & d'armées, aguerries & disciplinées. Tous vos voisins sont vos rivaux, & prêts à devenir vos ennemis ; tous abhorrent vos excès, & chacun d'eux vous redemande une portion de son ancien patrimoine.

Et vous délibérez froidement, dans votre *comité diplomatique*, si vous ferez l'honneur à quelqu'un de vos anciens alliés, de lui demeurer fidèle, ou s'il n'est pas de votre dignité de les abandonner tous, & de vous suffire à vous-mêmes ! Vous faites attendre, *pendant six semaines*, au ministre du roi d'*Espagne*, une réponse qu'il vous demandoit prompte & cathégorique.

Insensés que vous êtes ! Est-ce bien à vous de vous montrer difficiles ! Qui est-ce donc qui rechercheroit votre alliance, dans l'état où se trouve votre marine & votre armée ? Ne savez-vous pas qu'il vaut mieux se passer d'alliés que de communiquer avec des pestiférés ?

Je vous en demande pardon, M. le Comte, mais il faut que vous optiez entre vous *isoler*, ou vous en tenir à la *forme*, comme à la te-

neur des traités subsistans entre la *France* & les autres puissances ; aucune ne vous permettra de les adopter pour une partie, & de les modifier sur le reste ; vouloir altérer un traité, c'est vouloir l'anéantir.

Deux grandes raisons vont vous démontrer cette vérité ; elles sont précisément la réponse aux deux principes que vous établissez.

Les traités sont les contrats des souverains, ou pour mieux dire, des nations ; car les nations ne peuvent s'obliger entr'elles que par des représentans, soit perpétuels, soit temporaires.

Or un contrat devient obligatoire, par l'engagement du *mandataire*, pour ceux qui l'ont constitué ; le consentement de ceux-ci se lie nécessairement au consentement de celui-là ; autrement il faudroit convenir que les nations ne peuvent point traiter entr'elles, qu'il ne sauroit y avoir de foi publique, ni de droit des gens, & tout se réduiroit au droit du plus fort.

Si les contrats des nations doivent avoir la même force que ceux des particuliers, ils doivent être soumis aux mêmes regles, or il est de principe, conforme à la saine raison, à l'équité naturelle, qu'on n'est jamais reçu à *syncoper* un contrat ; il faut l'admettre en entier, ou le rejetter en entier. Les traités sont comme tous les actes qui ont reçu le caractère & l'impression de l'autorité publique, ils ne sont plus au pouvoir de l'une des parties, ils appartiennent à la foi publique.

Ainsi un peuple, lié par un traité *définitif*,

conclu par le souverain qui l'a représenté, ne peut plus le convertir en un traité *provisoire* ou *conditionnel*, pas plus qu'un particulier ne peut, de son chef, changer son obligation en une autre. Il en est à cet égard des représentans des nations, comme des juges qui ont prononcé définitivement, ils ne peuvent plus varier, leurs propres jugemens leur lient les mains. Dire d'un traité définitif, conclu en vertu des pouvoirs du représentant d'une nation *qu'il sera exécuté, jusqu'à ce que des représentans subséquens l'aient annullé, changé, ou modifié*, c'est soumettre un contrat qui appartient déjà à la foi publique, à une condition *potestative*, c'est-à-dire, c'est l'abandonner à la volonté arbitraire de celui qui est obligé, c'est faire dépendre son accomplissement d'un évènement incertain, c'est transformer la plus sainte des conventions, en un acte *aléatoire*.

Comment, M. le Comte, ne s'est-il pas trouvé dans votre *comité diplomatique* quelque jurisconsulte, qui vous aie rappellé ces notions, qui sont celles de toutes les nations, en matière de contrats & de traités? Ou bien cesse-t-on d'être *légiste*, quand on devient *législateur*? Espérez-vous faire adopter à l'*Europe* un nouveau code diplomatique, & la convertir à votre nouvelle religion, aussi facilement que la ville de *Paris*?

Mais ce n'étoit pas assez de rendre *suspensifs* tous les traités subsistans entre la *France* & les autres puissances, car l'*exécution provisoire*, à laquelle vous les condam-

nez, équivaut à une *suspension* ; vous allez plus loin, & vous déclarez dès-à-présent, qu'en les *syncopant* tous, vous entendez être libres de toutes les stipulations *offensives* qu'ils renferment.

Ainsi, en nous bornant aux derniers traités d'alliance, contractés, l'un avec la maison d'*Autriche*, l'autre avec l'*Espagne*, dont toutes les stipulations sont égales & réciproques, vous signifiez à ces deux puissances qu'elles n'ont plus aucun secours à attendre de vous, dans les cas prévus par ces traités.

Et cependant vous convenez, que vous ne pouvez pas encore vous passer d'*alliés*, que vous ne pouvez pas vous exposer *seuls* à des attaques, que vous ne pouvez pas repousser *seuls* ; que la France compte dans ses annales *des triomphes qui invitent à la vengeance*, & qu'elle ne peut pas *sans péril détruire soudainement l'ancien système*. Accordez-vous donc avec vous-même; si vous ne voulez plus *assister* personne, comment voulez-vous qu'on vous *assiste* ? Si vous ne pouvez pas vous *isoler*, comment pourrez-vous vous *défendre*, si l'on vous attaque aux quatre coins du royaume, & si vos anciennes conquêtes invitent tous vos voisins à la vengeance ? car vous dites vous-même que *la politique doit raisonner même sur des suppositions auxquelles elle ne croit pas* (1). N'en doutez pas, on traite en ennemi un allié infidèle ; plus vous direz que vous ne voulez plus être l'ennemi de personne, moins

---

(1) Voyez page 9 du *rapport*.

on vous croira. Qu'un homme qui vous auroit dépouillé par d'injustes procès, vous dise qu'il ne vous en fera plus désormais, & qu'il vous laissera tranquille ; quelle seroit votre réponse ? Rendez-moi donc ce que vous m'avez pris ; soyez *juste*, avant d'être *pacifique ;* on n'a transigé avec la France que pour en obtenir des secours ; elle ne veut plus en fournir qu'elle rende le prix de tous les sacrifices qu'on lui a faits.

Ce langage n'est pas celui de l'esprit de conquête, c'est celui de la justice, & la France ne pourroit même traiter d'*agresseurs* ceux qui ne redemanderoient que leur ancien patrimoine ; dans votre propre systême elle ne pourroit pas repousser ceux qui voudroient rentrer dans les possessions que la conquête leur a enlevées.

Le peu d'intérêt apparent que présente la contestation qui s'est élevée entre les deux cours d'*Espagne & de Londres*, est entré dans les motifs qui ont déterminé votre *rapport ;* du haut de votre tribune, où vous vous érigez en juge des querelles des rois, vous censurez l'une & l'autre de ces puissances, pour se disputer une possession qui, suivant vous, n'appartient ni à l'une ni à l'autre. — *Ce territoire*, dites-vous, *est incontestablement aux peuples indépendans que la nature y a fait naître* (1). Mais qui vous a dit que ceux qui l'occupent, ne sont pas eux-mêmes des usurpateurs, & s'ils n'en ont pas expulsé une peuplade *indigène ?* Vous savez, aussi-bien que moi, que les possessions des *sauvages* sont aussi mobiles que leurs habitations;

(1) Voyez page 2 du *rapport*.

& si vous voulez que les *Anglois* ou les *Espagnols* leur fassent des restitutions, pourquoi ne restituez-vous pas vous-même ce que vous avez conquis sur eux, ou sur vos voisins ? Au lieu de les *adopter*, *émancipez*-les, ces peuples qui ne seront jamais *François* que de nom, & se ressouviendront toujours de leur ancienne origine, si vous leur enlevez leurs anciennes mœurs, & leurs anciennes coutumes, & si vous morcelez leur territoire.

Au milieu des délations, des proscriptions, de la servitude la plus humiliante, & de la tyrannie la plus sanguinaire; au milieu des angoisses que vous cause l'enfantement interminable du crime, vous concevez que la guerre ne seroit le plus grand de vos malheurs qu'en ce *qu'elle détourneroit de votre bégayante constitution les regards des citoyens, qu'elle les distrairoit du seul objet qui doive concentrer leurs vœux & leurs espérances ; qu'elle diviseroit le cours de cette opinion publique, dont toutes les forces suffisent à peine pour détruire les obstacles qui vous restent à surmonter* (1).

Le pénétrant *Pitt* en avoit fait, avant vous, la réflexion ; s'il a préparé tout-à-coup un armement formidable, & concentré les regards de sa nation sur son objet & sur ses suites, ç'a été en grande partie pour les détourner de l'effroyable exemple que la *France* donne aux nations. Que ne peut-il lui donner la guerre ! Elle seroit son salut, dans l'extrêmité où elle se trouve. Mais il ne le fera pas ; il a un plus grand mal à lui faire, c'est de lui laisser son affreuse paix.

(1) Voyez page 4 du *rapport*.